



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA II^e PARTIE.

CHAPITRE XLIX.

De la Maladie Vénérienne.

DANS UNE ÉDITION précédente de cet Ouvrage, j'avois omis de traiter de cette espèce de Maladie; j'ai cru devoir réparer cette omission dans celle-ci. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'avoient empêché d'en parler, se sont évanouies.

Il est bien vrai que des ignorans, se mêlant d'administrer des remèdes dans cette Maladie, peuvent être cause de plusieurs accidens fâcheux; mais ce danger est plus que balancé par les grands & solides avantages que retirera un malade d'avoir de bonne heure une connoissance de son

Raisons qui ont porté à parler de la Vénole dans cet Ouvrage.

Tome IV.



état, & de l'attention qu'il doit au régime que cette Maladie exige : car si ce régime ne guérit pas la maladie, il la rendra au moins plus *benigne*, & moins funeste à son *tempérament* (1).

Inconvé-
niens dans
lesquels en-
traîne la né-
cessité où
l'on est sou-
vent de ca-
cher cette
Maladie.

Un malheur particulièrement attaché à cette Maladie, est qu'il y a une espèce de honte à déclarer qu'on en est attaqué. Cette opinion rend le déguisement nécessaire, & force le malade, soit à cacher sa Maladie, soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte & secrète; mais qui, dans la réalité, ne font qu'éloigner les *sympômes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le *sang*. C'est ainsi qu'une Maladie légère, qu'on auroit pu facilement guérir, se trouve souvent convertie en une Maladie opiniâtre, & quelquefois incurable.

Pourquoi
elle ne peut
être guérie
par des re-
mèdes se-
crets;

Un autre malheur également attaché à la *vérole*, est qu'elle prend mille formes diverses; de sorte qu'elle pourroit plutôt être appelée un assemblage de Maladies, qu'une Maladie unique. Deux Maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ses différentes périodes: de là on voit combien il y a de folie & de danger de se confier, pour sa guérison, à aucun secret en particulier.

(1) Nous sommes dispensés de justifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement, qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au soulagement & à la conservation des citoyens, a jeté un regard paternel sur cette foule de malheureux qui, quoique victimes, pour la plupart, du libertinage le plus honteux, ne méritent pas moins notre pitié, puisqu'ils sont hommes. Par ses ordres, on fait des cours publics, dont l'objet est de donner l'histoire, la connoissance & le traitement des *Maladies vénériennes*; & il vient de fonder des Maisons publiques, où les indigens reçoivent des secours gratuits.

Cependant on voit tous les jours ces *remèdes* secrets ordonnés & administrés exactement de la même manière, à tous ceux qui veulent en faire usage, sans avoir la moindre attention à l'état de la Maladie, à la *constitution* du sujet, à l'intensité des *symptômes*, à l'âge du malade, & à mille autres circonstances qui sont de la plus grande importance (2).

(2) Ces réflexions doivent s'appliquer, non seulement aux *remèdes* secrets, mais encore aux diverses méthodes d'administrer le *spécifique* de la *Maladie vénérienne*, c'est-à-dire, le *mercure* : car, quoique les différences que présentent le *tempérament*, l'âge, les *symptômes*, &c., soient parfaitement connues des Médecins; quoique leur importance ne puisse être révoquée en doute, „ il n'en existe pas moins, dit, avec raison, M. DE HORNE, dans le traitement des *Maladies vénériennes*, un abus qu'il seroit très-avantageux de déraciner. Chacun, en effet, a sa méthode, & des Praticiens du premier mérite n'en ont souvent qu'une; chacun est conséquemment attaché à la sienne, & la croit préférable à toutes les autres; & ce qui est souvent plus dangereux encore, chacun suit sa méthode, sans vouloir s'en écarter.

„ Ce qui sert à fomenter & à entretenir une opinion aussi pernicieuse à l'art de guérir, c'est que les observations sur les *Maladies vénériennes*, qui seules pourroient assigner la juste valeur de chaque méthode, sont de nature, par le secret qu'elles exigent, à ne pouvoir presque jamais être rendues publiques, & que les Charlatans ont de tout temps abusé de la permission d'être peu délicats, en en fabricant eux-mêmes, qui paroissent convenir à leurs *remèdes*, & les faire valoir : ce qui a jeté sur cette manière de procéder en Médecine, la plus essentielle, mais la moins susceptible d'être dénaturée, un discrédit qu'il est très-important de faire tomber.

La seule manière d'y réussir, étoit donc de faire des observations, qui, non seulement, puissent être avouées, mais même vérifiées; & c'est sous ces deux points de vue, qu'on ne peut avoir que dans les Hôpitaux, que le même M. DE

Ni par des méthodes exclusives.

4 II^e PARTIE, CHAPITRE XLIX.

Les innocens sont exposés à cette Maladie : nouvelle raison pour en traiter dans cet Ouvrage.

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant aujourd'hui les innocens y sont exposés comme les coupables : les enfans, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées dont les époux ont été débauchés, en sont souvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis en devoir de prévenir le danger assez tôt.

Les malheurs auxquels ces personnes sont exposées, nous serviront d'excuse, si toutefois nous en avons besoin, en entreprenant de décrire les *symptômes* & le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune.

Si nous faisons l'énumération de tous les *symptômes* différens de la *vérole*; si nous peignons cette Maladie sous toutes ses faces, nous nous étendrons beaucoup au delà de l'espace que nous avons destiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos observations aux circonstances les plus importantes, sans faire men-

Plan de ce Chapitre.

HORNE a entrepris de rédiger les observations intéressantes qu'il vient de donner, sous le titre d'*Observations faites & publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les Maladies vénériennes*, 2 vol. in-8°, à Paris, chez MONORY, Libraire, rue de la Comédie Française.

Qu'on lise cet Ouvrage nécessaire & indispensable à tout homme qui s'occupe de l'art de guérir, & l'on sera convaincu de cette vérité; que les méthodes de guérir la *Maladie vénérienne* doivent varier suivant les circonstances, & qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale & exclusive.

Nous nous écarterons donc, à cet égard, du plan de M. BUCHAN; nous donnerons l'exposé des méthodes avouées, & nous indiquerons les circonstances qui exigent que l'une soit préférée à l'autre, ou qui exigent le concours de plusieurs, pour parvenir à la guérison. L'Ouvrage de M. DE HORNE fera notre guide.

tion de celles qui sont légères, ou qui ne se rencontrent que rarement.

Nous ne traiterons pas non plus de l'histoire de cette Maladie, ainsi que des différentes méthodes (3) qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été transportée en Europe, & de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à amuser le Lecteur, mais fort peu capables de lui donner aucune connoissance utile.

(On va traiter, dans les six paragraphes suivants, des principaux *symptômes* de la *Maladie vénérienne*, considérés comme ne supposant pas l'existence du *virus vérolique* dans la masse du sang, & par conséquent n'exigeant pas un traitement aussi complet que la *Maladie vénérienne confirmée*, dont on parlera, §§ VII & VIII de ce Chapitre.

Pourquoi on traite en particulier des principaux symptômes de la Maladie vénérienne.

En effet, indépendamment de ce que la plupart de ces *symptômes* peuvent exister sans qu'on se soit exposé à la *contagion vénérienne*, comme nous aurons soin de le faire remarquer, on sent que lors même qu'on s'est exposé à cette *contagion*, ils peuvent être si légers, ils peuvent être d'un caractère si doux, que si on les attaque dans leur principe, & qu'on les traite méthodiquement, on peut parvenir à exempter les parties internes de l'infection du *virus*.

C'est qu'ils peuvent exister sans que le virus soit passé dans le sang.

Cependant il faut convenir que ces cas sont rares, & d'autant plus rares, que la honte attachée justement à cette Maladie, fait que souvent on ne se résout à déclarer qu'on en est attaqué, que

(3) Nous nous écarterons du plan de M. BUCHAN, relativement aux différentes méthodes de traiter la *Maladie vénérienne*, comme nous venons de le dire, note précédente, & pour les raisons exposées dans cette note.

6 II^e PARTIE, CHAPITRE XLIX, § I.

lorsqu'elle a déjà fait plus ou moins de progrès. D'ailleurs il n'est pas toujours aisé de décider que l'infection n'a point passé dans le *sang*; à moins que le *symptôme* ne soit très-léger, & que ce ne soit positivement dans les premiers instans de la *contagion*. Dans tout autre cas, il y auroit le plus grand inconvénient à pallier une Maladie qui, faute d'être traitée dans toute son étendue, prépare souvent l'avenir le plus funeste. Il y a sans doute beaucoup moins de danger à supposer tous ces *symptômes virulens* & à les traiter comme tels, cependant avec les modifications qu'exigent le caractère & l'état même de la Maladie. L'expérience n'a que trop souvent prouvé qu'on a lieu de se repentir, lorsqu'on n'use pas de cette précaution & de cette prudence.)

§ I.

De la Gonorrhée virulente, appelée vulgairement Chaude-pisse.

Caractères
de cette Ma-
ladie.

LA gonorrhée virulente, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est un écoulement involontaire de matière *purulente* par les parties de la génération, dans l'un ou dans l'autre sexe (4).

(4) M. BUCHAN avance un peu trop, quand il dit que la matière de la gonorrhée est *purulente*. Tous les Médecins instruits croient que ce n'est autre chose que l'humeur des *glandes* qui sont dans la duplicature du canal de l'urètre. Et en effet, si c'étoit du *pus*, ou une matière *purulente*, qui formât l'écoulement dans la *chaude-pisse*, à l'abondance avec laquelle elle sort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition considérable de substance, dans les parties qui en sont le siège. D'ailleurs cette matière coule quelquefois pendant plusieurs mois, sans douleur, ne venant alors que de relâchement, comme on le verra, § II de ce Chapitre.